

Michel Rio Réconcilier la connaissance et l'imaginaire

Jean-Paul Beaumier

Numéro 64, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumier, J.-P. (1996). Michel Rio : réconcilier la connaissance et l'imaginaire. *Nuit blanche*, (64), 50-51.



Michel Rio

Réconcilier la connaissance et l'imaginaire

photo : Ulf Andersen/Seuil

Michel Rio

Par
Jean-Paul Beaumier

L'œuvre de Michel Rio, à la fois si singulière et plurielle, a récemment fait l'objet d'un recueil d'essais¹ réunissant des spécialistes de divers domaines : littérature française et comparée, biologie, physique, philosophie des sciences, psychanalyse, anthropologie, sémio-linguistique. Chaque spécialiste scrute, par le bout de sa lorgnette, l'œuvre de Michel Rio en démontrant de quelle habile et superbe façon il cherche à réconcilier le savoir et l'imaginaire, l'être qui rêve et l'être qui cherche à comprendre la raison de sa présence en ce monde.

Cette quasi-autopsie d'une œuvre qui essaie de réconcilier la connaissance et l'imaginaire entraîne une inévitable collision de propos scientifiques au creuset même du discours littéraire, dont l'ultime quête est de redonner à la littérature une place centrale, une place qui lui permette à nouveau de jeter des ponts entre les diverses approches scientifiques qui tentent de répondre aux trois questions fondamentales que se poseront les protagonistes de *Manhattan terminus*: *Who are we? What are we doing here? Where are we going?*

Le titre même du dernier roman évoque bien le projet romanesque de Michel Rio, traduisant à la fois son constant souci de justesse sémantique et son goût pour l'énigme et l'élucidation. Le narrateur de *Manhattan terminus*², qu'on pourra d'autant plus facilement associer à l'auteur lui-même qu'il ne sera jamais nommé, va à la rencontre du professeur Leonard Wilde, personnage haut en couleurs que l'on retrouvait dans des romans précédents, comme certains autres personnages du récit. Cette rencontre constitue le noyau narratif autour duquel s'articule le roman. D'âge avancé, Wilde a décidé de mettre fin à ses jours, non sans avoir au préalable réuni, au cours d'une nuit, les rares personnes qui méritent son estime et son affection; «[...] appelons ça un dernier échange avec le monde, gratuit, plus affectif que cérébral», dit-il.

Les enjeux de la fiction

La trame romanesque définie et les enjeux connus, les échanges philosophiques et truismes de circonstance égrèneront les heures de cette nuit au cœur de la seule ville au monde «où les hypothèses les plus imaginatives du mot se trouvaient débordées par la réalité des choses». Les personnages *grandeur fiction* se succéderont pour tracer les contours d'un thème récurrent dans l'œuvre de Michel Rio, la jungle humaine et ce qui y fourmille de rêves inassouvis ou d'espoirs démesurés. Non sans humour, mais aussi sur un ton parfois cinglant, Michel Rio, dont les personnages oscillent constamment entre leur savoir encyclopédique et le prosaïsme de leur condition humaine, rend compte de sa connaissance de la complexité de la nature humaine, de la tension entre la matière et l'idéal, modelant autant l'âme que le comportement social. La quête de l'absolu est indissociable de la condition humaine, recto et verso d'une même réalité qui en révèle et en accuse tout à la fois les splendeurs et les limites.

«Je marchais lentement, regardant New York. Il n'y avait peut-être qu'une seule ville au monde, une seule du moins où les hypothèses les plus imaginatives du mot se trouvaient débordées par la réalité des choses. Et, dans la ville, Manhattan était le monument élevé à l'homme par une idée déréglée de lui-même, monument dont on ne savait s'il était un hommage de l'argent à l'esprit, ou l'inverse. Cet hommage était exprimé par tous les matériaux et toutes les mesures, dramatisé par toutes les félicités et tous les désespoirs, habité par toutes les chairs et toutes les pensées. C'était un composé de fiction et d'histoire, de noblesse et de vulgarité, d'invention et de plagiat. Et cette ville absolue, cet artifice à la puissance, avait une sorte de beauté de jungle, que j'aimais. Elle était aussi éloignée des rythmes classiques, presque provinciaux, des grandes cités de l'Europe que la nature la plus libre et la plus sauvage.»

Manhattan terminus, p. 8.

«Je récusé absolument l'accusation de maniérisme. C'est tout le contraire. Il s'agit d'exactitude et de musique. On ne peut pas décrire l'univers avec les deux mille mots usuels et leur musique disco, limitations qui sont précisément la base de la rentabilité sociale. La rigueur ne signifie pas la pauvreté, ni l'abondance une préciosité gaspilleuse. [...] «Il y a nécessairement un phénomène de contamination langagière. Le dialogue est contaminé par le langage de la description, qui est poétique, et celui du raisonnement, qui est mathématique, pour devenir partie intégrante et harmonieuse de la rhétorique d'ensemble.»

Manhattan terminus, p. 54-55.

«C'est le principe anthropique de Brandon Carter: la loi est telle parce qu'elle est justement faite pour aboutir à la conscience, l'univers a exactement les propriétés requises pour engendrer la vie et l'intelligence, c'est-à-dire qu'il est finalisé. Et dans ce cas, la loi, pas plus que l'événement qui en découle, n'est soumise au hasard. [...]

Il y a cependant des obstacles considérables. D'abord d'un point de vue disons de philosophie générale, cela ramène un peu à l'optimisme inductif caricatural du Pangloss de Voltaire qui, constatant qu'il y a des lunettes sur certains nez, en infère que le nez n'a été fait que pour porter des lunettes.»

Manhattan terminus, p. 110-111.

Autocritique narrative

Dans *Manhattan terminus*, Michel Rio s'accorde aussi le plaisir de l'autocritique par le biais d'un critique littéraire américain (du nom de Roger Rabbit!) qui ne se gêne nullement pour reprocher à l'auteur son maniérisme stylistique et son obsession sémantique, ainsi que le choix qu'il fait de ses personnages qui ne correspondent en rien à l'homme de la rue. Hommes ou femmes, ses personnages se démarquent autant par leur prestance que par leur intelligence, ce qui permet à l'auteur de circonscrire sa démarche et de livrer sa vision de la littérature: «[...] psychanalyser les foules me semble nettement plus facile que passer au crible ses propres banalités et insuffisances devant un enjeu littéraire écrasant. Mettre en scène des échantillons censés illustrer ce que vous appeliez 'la condition commune' dans une intrigue socio-idéologique, qu'il s'agisse de satire ou de sollicitude, revient trop souvent pour l'écrivain à se placer dans une posture de *deus ex machina*, donc nécessairement de manipulateur, quelles que soient ses bonnes intentions. C'est acheter une fausse supériorité à peu de frais, en tout cas moins coûteuse que la vraie, celle qui résulte du fait de s'affronter soi-même et de se vaincre, c'est-à-dire se dépasser.»

«Impressionnante constance», s'exclamera Leonard Wilde à la fin de cette tirade. Impressionnante, en effet, si l'on considère que depuis *Mélancolie Nord*, tous les romans de Michel Rio reposent davantage sur l'élucidation d'un problème, d'une énigme que sur une quelconque visée utilitaire de la littérature (ce que Rio appelle la «rentabilité sociale»). L'aventure littéraire est avant tout une expérience de dépassement, un défi sans cesse renouvelé que l'écrivain se pose à lui-même. Il faut bien admettre que Michel Rio tient superbement ses paris. **NS**

1. *Mélancolies du savoir, Essais sur l'œuvre de Michel Rio*, sous la dir. de Margery Arent Safir, Seuil, Paris, 1995; 49,95 \$.

2. *Manhattan terminus*, par Michel Rio, Seuil, Paris, 1995, 123 p.; 27,95 \$.